

Don Fabian fit la grimace à cette proposition à brûle-pour-point, qui le contrariait fort, pour une foule de raisons, mais il n'en laissa rien paraître, et s'éleva d'un ton de bonne humeur :

— J'allais m'offrir, général.

— Je vous remercie et j'accepte avec joie, répondit gracieusement celui-ci.

— Sans compter que nous vous prêterons deux de nos serviteurs les plus dévoués pour vous servir, général, reprit don Luis, Cuchillo et Navaja que vous connaissez.

— Certes voilà des gaillards qui peuvent se flatter d'avoir des noms significatifs, reprit le général en riant.

— Messieurs, dit don Jose, avec votre permission je me retire, je tombe de sommeil.

— C'est juste, dit le général, c'est l'heure de la siesta.

On se leva de table et chacun se retira dans son appartement pour dormir, excepté don Luis et don Estevan qui se dirigèrent vers le fumoir.

— Vous avez à me parler, cher ami ? dit don Estevan.

— Oui, je désire causer avec vous pendant quelques instants.

— Je suis à vos ordres, mon très cher, de quoi ou de qui s'agit-il ? je vois à votre air préoccupé que la chose est grave.

— Très grave, mon ami, il s'agit de ma femme et de ma sœur, dona Angela.

Don Estevan rougit jusqu'aux yeux en entendant prononcer par don Luis le nom de sa sœur ; il se détourna pour cacher son émotion, et allumant un cigare et s'étendant sur un divan en face de son ami :

— Parlez, cher Luis, lui dit-il, me voici prêt à vous entendre.

— Mon ami, reprit don Luis, vous avez entendu ces misérables leperos.

— Je les ai entendus et je vous comprends, mon ami : vous pouvez, vous le savez, compter sur moi pour tout ce que vous voulez tenter pour la délivrance de ces deux dames ; mais il nous faut agir avec la plus extrême prudence, vous surtout, dont la situation est si précaire ; vous ne devez sous aucun prétexte vous compromettre davantage, en faisant connaître votre présence à Mexico.

— Cependant, je ne puis...

— Permettez-moi de vous interrompre, les circonstances sont de la plus haute importance ; il est vrai, il faut agir vite, afin de soustraire votre femme et votre sœur aux convoitises odieuses de notre ennemi commun ; vous désirez surtout et j'en comprends le motif, participer à l'évasion des deux dames qui n'ont d'espoir qu'en vous ; ce sera pour vous un grand bonheur de leur prouver qu'elles vous doivent leur liberté et leur salut.

— Oui, mon ami, vous avez tout compris, tout deviné, je veux qu'elles sachent bien que c'est moi qui les sauve.

— Certes, j'apprécie ce sentiment, d'autant plus que vous seul avez le droit de prendre l'initiative de cette expédition si facile en apparence, mais que le plus léger malentendu, un hasard fortuit peut faire échouer ; mais êtes-vous en état de prendre cette initiative ? je n'hésite pas à vous déclarer nettement que non ; vous n'êtes pas en mesure d'agir avec toute la liberté nécessaire, et vous échoueriez, j'en ai la presque certitude ; non seulement vous échoueriez, mais peut-être tomberiez-vous dans les mains de votre ennemi ; il ne faut pas qu'il en soit ainsi, il importe que nous ne subissions pas un échec, qui peut-être nous ferait définitivement perdre la partie.

— Oui, vous avez raison, je sens comme vous toute la portée de ce que vous me dites, j'ai tout pesé et tout calculé dans mon esprit, depuis hier ; mais que faire ? je suis dans une impasse dont je ne sais comment sortir.

— Voilà où je vous attendais, mon ami, ce que vous ne pouvez pas faire vous, je le ferai moi ; c'est-à-dire que pendant que vous demeurerez ici, car vous ne devez sous aucun prétexte vous risquer au dehors, moi j'agirai, je préparerai et organiserai tout ; rapportez-vous-en à moi pour cela : au dernier moment, lorsqu'il n'y aura plus que le dernier coup à porter, je m'effacerai devant vous, vous deviendrez le chef de l'expédition, et vous la dirigerez au mieux de vos intérêts, je ne ferai qu'exécuter vos ordres ; mais jusqu'à demain, mon cher Luis, je vous en supplie, soyez patient, ne commettez aucune imprudence, car tout alors serait perdu.

— Comptez sur moi, mon ami, je saurai enchaîner mon impatience ; quoi qu'il arrive je ne me départirai pas de la plus extrême prudence ; jusqu'au dernier moment je ne bougerai pas d'ici, car je veux réussir ; mais quand ces deux êtres qui me sont si chers seront délivrés, lorsqu'ils seront en sûreté, je vous le déclare, Estevan, rien ne pourra me retenir davantage ; j'entamerai vigoureusement une lutte corps à corps avec ce misérable qui m'a tant fait souffrir, j'y succomberai peut-être, car croyez-le bien, je ne me fais aucune illusion sur le résultat de cette lutte entre un homme tout-puissant et un prosaïte tel que je le suis ; mais si je succombe, vive Dieu ! je l'entraînerai dans ma chute ; sa victoire lui sera mortelle ; il ne pourra pas se réjouir de m'avoir vaincu.

— Quand cette partie suprême commencera, mon ami, comme toujours vous me trouverez près de vous, car vous le savez, moi aussi j'ai un compte terrible à régler avec ce misérable ; je veux que son châtement soit effroyable ; la puissance dont il jouit aujourd'hui est plutôt apparente que réelle, elle ne repose sur aucune base solide, c'est un colosse aux pieds d'argile, un champignon de fortune poussé dans l'humus malsain d'une révolution et qu'avant peu, rappelez-vous ces paroles, une autre révolution fauchera impitoyablement par le pied, et fera disparaître pour toujours !

— Le ciel vous entende, mon ami ! j'appelle de tous mes vœux l'heure de notre revanche.

— Je vous la promets complète, mon ami.

— J'y aiderai de toutes mes forces, mais pensons d'abord à demain.

— J'y pense, mon ami, tout est déjà coordonné dans mon esprit, laissez-moi faire et reposez-vous de tout sur moi.

— Jusqu'à demain vous avez carte blanche.

— C'est bien, tout est dit.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

La journée se passa sans nouveaux incidents.

Les deux frères de Sandoval, sortis aussitôt après la siesta, ne rentrèrent que quelques minutes avant l'oracion, ils paraissaient radieux, mais malgré les instances pressantes de leurs amis, ils ne voulurent rien dire, se bornant à assurer que tout marchait à souhait et allait le mieux du monde.

A l'heure convenue, le général B... quitta la maison, descendit dans le souterrain et fut conduit par ses quatre amis, et leurs domestiques dans son nouveau refuge, où ils l'installèrent, ainsi que don Fabian.

Le général les remercia chaleureusement ; cette fois, ainsi que don Jose lui avait annoncé, il était bien véritablement à